

Leurs signes ordinaires de maladies sont quand elles ont la tête lourde, les yeux troubles, qu'elles paissent négligemment, qu'elles ne bondissent point, qu'elles marchent lentement, qu'elles cherchent les écartés, l'ombre et la solitude, qu'elles chancellent en marchant, qu'elles se couchent et qu'elles reviennent après les autres.

Quand les moutons ou les brebis sont malades, et ont besoin d'être purgés, le sel, dissous dans de l'urine humaine, leur sert d'émétique; et l'antimoine ou le soufre, mêlé avec la lie de bière, est un bon laxatif.

Voici un remède général qui leur convient très bien: On prend une once de foie d'antimoine, qu'on enveloppe dans un linge; ensuite on le met tremper dans une pinte de vin (le vin blanc est le meilleur), on y met huit dragmes de sené: on peut y mettre du sucre, de la muscade et autres épicerie chaudes; car les maladies des animaux puissants viennent presque toutes de froid et d'humidité. Cependant, on peut se dispenser d'y mettre d'épicerie, on laisse tremper la drogue pendant vingt-quatre heures, ou on la fait bouillir l'espace d'une demi-heure, et on en donne un demiard à chaque brebis, pareille dose aux petits animaux; et aux grands, comme vaches et chevaux, une pinte. Il faut tenir l'animal dans un lieu chaud, pendant le jour, et bien couvert, ne lui donner à manger qu'au soir; il se purgera par haut et par bas. Si les brebis ont la gale et la rogne, tout sortira au dehors; et on achèvera de guérir cette gale, en la frottant avec le vin où on aura lavé le foie d'antimoine, après y avoir mis le feu: il n'y a point de gale qui résiste.

Ce remède est propre entr'autres à guérir le *tare*, autre maladie pestilentielle des moutons; au lieu d'épicerie, on fait bouillir une bonne poignée de rhue, coupée et hachée menue dans deux pintes d'eau, réduites à moitié; on y ajoute un peu de piment et de sel commun. On passe cette décoction dans un linge, et on y délaye le foie d'antimoine qui est en poudre. On peut réitérer ce remède une fois ou deux par huit jours, jusqu'à ce que le danger soit passé, ayant soin de tenir les brebis à l'abri de l'humidité.

Chole.—Le mal que la trop grande chaleur cause aux bêtes à laine, a été nommé du même nom, *la chaleur*. Les moutons les plus forts y sont les plus sujets. Ceux qui en sont atteints, tiennent la gueule ouverte pour respirer; ils écumant, ils rendent le sang par le nez, ils râient et ils battent du flanc; l'animal enfin baisse la tête, chancelle, et bientôt il tombe mort.

La saignée faite à temps, fait cesser le mal très-promptement.

Rogne ou gale de brebis.—Les signes de cette maladie, avant qu'elle soit palpable, sont ceux détaillés ci-dessus. La rogne ne leur vient que par des pluies froides qui les morfondent, ou par un trop grand chaud, qui les frappent lorsqu'elles sont tordues, et qui les met tout en sueur; ou bien lorsque les mouches les tourmentent trop, ou que les ronces leur déchirent quelque coupure qui leur sera restée après la tonte.

La gale ou la rogne les prend souvent par le monton, et leur cause une extrême longueur et un grand dégoût: de temps en temps on les voit se frotter contre les arbres et contre tout ce qui se présente à elles.

Il y a quantité de remèdes pour la gale des brebis, mais ils sont sujets presque tous à beaucoup d'inconvénient; voici le plus simple, le moins coûteux, le plus sûr et sans aucun inconvénient; lorsque la gale n'est point invétérée, ni ulcérée, on peut la guérir par ce topique seul sans remèdes internes.

On fait fondre une livre de suif ou de graisse (la graisse est préférable au suif en hiver, parce qu'elle s'étend plus aisément sur la peau du mouton; mais le suif est meilleur en été, parce qu'il ne se liquéfie pas sitôt que la graisse, par la chaleur); on retire du feu, et on mêle avec le suif ou la graisse, un quarton d'huile de térébenthine. Cet onguent ne produit aucun mauvais effet sur la laine; il adoucit la peau du mouton, durcie par la gale, et guérit cette maladie. Si la gale était forte et invétérée, on peut le rendre plus actif en augmentant la dose de l'huile de térébenthine.

Il est facile de l'employer, sans couper la laine à l'endroit de la gale, il suffit d'en écarter les flocons pour mettre la partie galeuse à découvert. Alors le berger frotte la peau avec le grattoir seulement, pour enlever les croûtes, et il applique l'onguent en l'étendant avec le doigt. Il ne faut pas frotter la peau du mouton galeux avec un morceau de faïence cassé ou un morceau de brique, jusqu'au point de la faire saigner; on fait une petite plaie qui est un mal de plus.

Quelques fois aussi la gale et la grattelle ne sont que l'effet d'une maigreur, qui ne vient que de ce que la brebis n'a pas assez de nourriture: on ce cas, le moindre remède appliqué sur le mal, le guérira, pourvu qu'on renforce la nourriture de l'animal.—*(A suivre.)*

Choses et autres.

Petites étonnes canadiennes.—VŒU DE BONNE ANNÉE par Louis de Lys.—Nous venons de recevoir un volume destiné à être offert comme étonne du jour de l'an, volume le plus précieux et le plus beau que nous ayons jamais lu; c'est un recueil de souhaits de bonne année à Dieu, à l'Eglise, à la patrie, à la famille et aux amis. Ces souhaits sont des plus édifiants et empruntés du plus pur amour pour Dieu, pour l'Eglise, pour la patrie et pour nos amis, plus particulièrement pour les pauvres qui sont les membres de Jésus-Christ, et que l'auteur de ce volume a eu si grande affection. Avec de semblables souhaits nous ne pouvons manquer de passer une bonne année; au contraire, nous pouvons nous bercer de goûter de nombreuses années de bonheur et de prospérité.

Voici comment le *Courrier du Canada* annonce la publication de ce volume:

M. J.-A. Langlais, libraire, vient d'éditer un petit ouvrage, qui nous paraît destiné à un grand succès. "Vœux de bonne année, petites étonnes canadiennes," tel est le titre de cet opuscule. L'auteur s'est appelé: Louis des Lys. Mais, sous ce pseudonyme gracieux, nous croyons reconnaître un de nos plus sympathiques écrivains. C'est la seule indiscretion qu'il nous soit permis de commettre en ce moment.

Au reste, nos lecteurs qui voudront se procurer cet ouvrage, s'apercevront que le pseudonyme est parfaitement approprié au livre dont il voile l'auteur. Lorsque l'on ouvre ces pages, il s'en échappe un parfum suave et délicat. On est charmé, séduit, ému, et lorsqu'on arrive au dernier feuillet, confondant dans le même sentiment l'opuscule et l'écrivain, on est tenté de s'écrier, en parlant des deux à la fois: c'est un lys littéraire.

Nous touchons à la fête de Noël; bientôt nous serons au premier de l'an 1853. A cette époque de l'année, il se fait dans notre vie à tous un temps d'arrêt, une sorte de halte. On sent le besoin de regarder en soi-même, de resserrer les liens de la famille et de l'amitié, de laisser se détendre un peu l'esprit pour donner plus d'aliment au cœur. Que de sentiments, que de souvenirs, que d'aspirations et de vœux se remuent au fond